

PAQUES, LA FETE DES FETES

« Pascha du Seigneur, Pascha, encore une fois je dis : Pascha, en l'honneur de la Trinité. C'est pour nous la fête des fêtes, la solennité des solennités, qui dépasse autant en éclat non seulement les fêtes humaines et liées à la terre, mais aussi celles du Christ lui-même, qui sont célébrées pour lui, que le soleil dépasse en éclat les étoiles¹. »

Cette voix, venue de l'Antiquité chrétienne, nous montre ce qu'était alors Pâques pour les chrétiens, bien qu'au IV^e siècle il existât déjà, à côté de la Pâque, une série d'autres fêtes, en particulier celles de l'Incarnation : Noël et l'Épiphanie. Plus tard, de nouvelles fêtes sont sans cesse venues s'y ajouter. Mais tout ce ciel étoilé ne peut éclipser, aujourd'hui encore, l'éclat du soleil de Pâques. Aujourd'hui encore, Pâques est *la fête* des chrétiens.

Qu'est-ce qu'une fête ? Une fête est la réunion solennelle d'une communauté où celle-ci se reconnaît dans son être le plus intime et puise dans la conscience d'elle-même un accroissement de vie. Il y a des fêtes de la nature et des fêtes de la communauté. Dans les fêtes de la nature, l'homme prend contact avec les forces renaissantes de la vie naturelle; dans les fêtes de la communauté, il prend conscience des forces qui l'ont enraciné dans la communauté et sur lesquelles repose la continuation de son existence. Mais à côté de la vie de la nature et de l'humanité, il y a une vie infiniment supérieure : celle de la divinité. Le païen lui-même cherche à entrer en communication avec cette vie; aussi célèbre-t-il ses fêtes.

1. GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Oratio 45*, P. G., 36, 624.

Mais le païen ne peut s'élever par ses propres moyens au-dessus des forces qui sont à l'œuvre dans le cosmos, alors même que celles-ci apparaissent à l'homme, en raison de sa petitesse, comme des forces divines. C'est le Christ seul qui rend possible l'accès à la vie vraiment divine. C'est pourquoi saint Jean dit : « Nul ne monte au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel » (III, 13). Et encore : « En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes » (I, 4). Celui qui est la vie peut seul, en effet, communiquer la vie. Aussi l'apparition de Dieu dans la chair, son Épiphanie, est-elle pour nous l'objet d'une fête du plus haut rang, parce que la vie divine nous a été rendue accessible par le Dieu apparu dans la chair.

Mais devons-nous célébrer seulement cette Épiphanie ? Cela ne correspond ni à l'Écriture, ni à l'histoire de l'humanité, ni à notre propre conscience. L'une des certitudes les plus profondes de l'humanité, c'est qu'elle est coupable vis-à-vis du Dieu éternel. Les mythes de tous les peuples parlent de la nature pécheresse du genre humain, et le document sacré qu'est l'Écriture nous confirme que le premier homme s'est détourné volontairement de l'amour éternel pour s'en remettre à son propre orgueil. Aussi Dieu ne pouvait-il se révéler à nous immédiatement dans sa gloire, aussi le Dieu fait homme a-t-il assumé une « chair de péché » (Rom., VIII, 3). L'infiniment pur a porté le fardeau de nos péchés pour nous libérer et pour nous délivrer de la mort et de l'enfer. C'est seulement de la mort de l'homme pécheur que pouvait germer la vie nouvelle. Ce n'est donc pas l'Épiphanie de Dieu, mais la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est devenue l'objet de la vraie et de l'unique fête des chrétiens. Dieu, qui est en même temps infiniment miséricordieux et juste, a donné son Fils pour mourir sur la Croix en sacrifice, afin d'accomplir toute justice et de témoigner sa miséricorde infinie. Saint Paul l'affirme (Rom., V, 8) : « Dieu témoigne son amour pour nous dans le fait que le Christ est mort pour nous alors que nous étions encore pécheurs. »

Mais au moment même où le Seigneur, dans l'obéissance la plus profonde, l'humiliation la plus complète, l'amour le plus ardent pour le Père et pour l'humanité,

mourut sur la Croix, le péché était effacé, la vieille dette était annulée. De la mort consumante sur la Croix s'éleva triomphalement l'homme nouveau, transfiguré pour l'éternité, le Seigneur Jésus-Christ, devant qui ploient les genoux des êtres célestes, terrestres et souterrains, et de qui tous ceux-ci confessent : Jésus-Christ est Seigneur dans la gloire de Dieu le Père. Là se trouve le plus beau passage que le monde ait jamais vu : de l'abaissement le plus profond, de la descente dans toutes les profondeurs de la misère du péché, à l'exaltation la plus haute. Car celui qui avait été suspendu à la Croix comme un criminel, celui-là trône maintenant à la droite du Père, dans la majesté éternelle; en qualité de roi de l'humanité, il reviendra un jour dans la gloire visible pour anéantir ses derniers ennemis et pour prendre possession de sa souveraineté sur l'Univers.

Mais ce qui s'accomplit autrefois pour la tête s'accomplit maintenant pour les membres. Le Seigneur rassemble ses fidèles tout au long de l'histoire du monde, jusqu'à ce que son corps arrivé à la perfection soit mûr pour entrer dans le royaume éternel de Dieu. Chaque chrétien doit revivre, dès lors, ce dont le Seigneur lui a donné l'exemple. Il ne le peut certes pas par ses propres forces, personne ne peut porter seul victorieusement la croix de cette vie, mais chacun le peut dans la force du chef victorieux, le *dux salutis* (Hebr., II, 10).

Or le moyen de participer à la Passion et à la vie du chef, c'est la foi, et, dans la foi, la festive célébration des mystères. Car le Seigneur ne s'est pas contenté d'accomplir une fois pour toutes l'acte de sa rédemption; il veut qu'à travers tous les siècles cet acte soit directement accessible à chacun de ses fidèles. C'est pourquoi il a inséré son acte de salut dans les mystères et dans les fêtes de l'Église, afin de rendre présent et efficace cet acte jusqu'à la fin des siècles. Saint Léon le Grand dit : « Ce qui, dans le Seigneur, était visible est passé dans les mystères » (*Sermo*, 74, 2). Il est vrai que le Seigneur ne vit plus parmi nous de façon visible, mais son Esprit, c'est-à-dire sa présence agissante dans le souffle divin, nous est continuellement donné, et nous voyons même

l'œuvre de sa grâce au milieu de nous, d'une façon visible, dans les mystères du culte.



Nous arrivons ainsi à la sainte fête de Pâques. Pâques n'est rien d'autre que l'œuvre de la rédemption du Seigneur rendue présente chaque année dans son Église. Pâques, la fête des fêtes, n'est donc pas le simple souvenir des événements qui ont eu lieu il y a dix-neuf cents ans, mais, sous mode sacramentel, la mise à notre portée des actes rédempteurs toujours efficaces. Dans la foi et par le rite sacré, nous entrons dans l'acte même du Seigneur, nous participons, en tant que membres, à l'action de la tête. C'est seulement quand on voit la fête sous ce jour que l'on comprend avec quelle plénitude de vie et d'émotion directe l'Église attend et célèbre la sainte Pâque.

Saint Benoît dit dans sa Règle (chap. XLIX) que les moines doivent « attendre dans la joie de l'attente pneumatique la sainte Pâque ». C'est de Pâques que s'épanchent aujourd'hui dans l'Église la vie et le salut, comme jadis de l'acte du Seigneur lui-même. C'est vraiment une raison suffisante pour célébrer des fêtes et s'abandonner à la joie pneumatique la plus profonde! Toutes les autres fêtes tirent leur force de cette fête-là, la fête des chrétiens par excellence, source première de toute la vie divine dans l'Église.

Les premiers âges chrétiens entendaient par le terme de *Pascha* le « passage » sacré que le Christ accomplit à travers la mort pour mener son Église à la vie éternelle. Pour les premiers chrétiens, *Pascha* n'était pas tant aussi le nom de la fête de Pâques proprement dite que le nom du temps qui préparait cette fête et qui comprenait, avant tout, la Passion du Seigneur. *Pascha*, au sens rigoureux, c'était la ligne de démarcation entre la mort et la vie, et ce passage du deuil à la joie était célébré et fêté au cours de la nuit sainte. La fête proprement dite était précédée d'un jeûne qui, dès l'époque la plus reculée, durait les quarante heures qui s'écoulaient de la mort du Seigneur à sa résurrection. C'était le temps dont

le Seigneur avait dit lui-même (Marc, II, 19 sq.) que les fils de la chambre nuptiale jeûneraient lorsque l'Époux leur serait enlevé... Puis, ainsi préparée, l'Église entrait dans la nuit la plus sacrée de toutes, la grande veillée de la nuit pascale, celle au cours de laquelle il n'était permis à personne de dormir, mais au cours de laquelle tous devaient veiller pour se porter à la rencontre de l'Époux avec des lampes allumées. L'Église ancienne croyait que le Seigneur reviendrait pendant la nuit de Pâques; aussi, lorsqu'à minuit il n'était pas de retour, elle célébrait la rupture du jeûne par le banquet eucharistique, dans une sainte joie, pleine d'allégresse. Or, dans ce banquet, l'inattendu se produisait : le Seigneur venait à elle, non pas encore, il est vrai, dans sa gloire visible, mais dans le mystère. Le Seigneur accomplissait au milieu d'elle son acte salutaire en révélant sa glorieuse résurrection de la mort; par sa chair et en son sang, il renouvelait le mystère de la nouvelle Alliance; il donnait à tous part à sa vie éternelle auprès du Père. Ensuite, dans la force du Sauveur pleinement manifesté, l'Église, Vierge-Mère, engendrée de l'eau et du sang de son côté, enfantait à son Époux de nouveaux enfants. Elle sortait du baptistère comme une génération nouvelle née pour l'éternité. Ceux-ci recevaient la plénitude de la vie nouvelle par la sainte Confirmation, mystère de l'Esprit, ils étaient admis pour la première fois à prier avec les fidèles et à se fortifier du pain et du breuvage de la vie éternelle, tandis qu'une coupe de miel et de lait leur laissait entendre qu'ils étaient désormais dans la Terre Promise. Par le passage sacré du *Pascha*, l'Église quittait donc le monde du péché et de la mort pour entrer dans le royaume resplendissant du Christ, celui de la vie éternelle commencée ici-bas et devant parvenir à sa pleine consommation lors du retour du Seigneur au temps de la Parousie*.

ODON CASEL, O. S. B.

Traduction d'Agnès LAMY.

* Ce texte est extrait du livre : *Das christliche Festmysterium*, paru en 1935 aux éditions F. Pustet, Ratisbonne. On en prépare actuellement la traduction pour la collection : « Lex Orandi ».